

UNE ETUDE SUR L'HOMME VALÉRYEN†

(Extraits)

Par KUNIO TUNEKAWA*

Introduction

Il nous semble que des *Cahiers* de Valéry surgissent trois hommes différents.

Le premier apparaît comme un homme extrêmement sensible, souvent victime de ses propres sentiments, et vulnérable à bien des égards. C'est celui qui parle de lui-même en ces termes:

Je ne suis rien. Je ne vauds rien. Je ne puis rien. En moi, le grand travail ne s'est pas accompli. En moi, l'univers a perdu son temps. Je ne suis pas un petit accroissement, un pas de plus. (IV, 385)

La cause profonde de mon ennui—lequel m'a toujours enrayé—est dans l'irrégularité positivement fantastique de mon humeur et de mes moyens. Or, on n'est puissant et effectif que régulier. (I, 768)

Il y a un imbécile en moi (...). (IV, 397)

Mon esprit est trop faible pour suivre un discours d'une heure (...). (IV, 441)

Quel est cet homme faible et lacunaire qui ne cesse de se plaindre ainsi de ses défauts? C'est, à en croire l'auteur des *Cahiers*, l'Homme-Valéry, la personne de notre poète.

Le second personnage se présente tout autrement. Il dira par exemple: "Imminence éternelle de toute ma pensée" (III, 680). "Si je me retourne je me revois des millions d'idées—une magnifique quantité" (IV, 93). Il sent, dit-il encore, "infiniment le pouvoir, le vouloir" parce qu'il sent "infiniment l'informe et le hasard qui les baigne, les tolère et tend à reprendre sa fatale liberté, sa figure indifférente, son niveau d'égale chance" (IV, 370). Ainsi nous trouvons-nous d'emblée devant un homme fort et sûr de lui, dont la richesse d'esprit est telle qu'il ne pense à chaque moment sans tenir aucun compte de ce qu'il a déjà fait, qu'à ce qu'il peut encore faire. Qu'il se nomme Léonard ou Teste, il nous rappelle inmanquablement le héros valéryen.

Or entre le premier homme qui représente Valéry tel qu'il est, et le second, l'homme idéal de Valéry, il y a lieu de supposer un intermédiaire qui assure en quelque sorte la transition entre eux. Effectivement il se manifeste dans les *Cahiers* en dernier lieu. Ni faible ni fort, il est surtout lucide et conscient. Et c'est avec lui que nous approchons du secret du valéryisme. "Je vis dans la contemplation de l'infirmité de mon esprit, dit-il, laquelle était ma première découverte après avoir été ma première mortification profonde" (XXII,

* *Professeur adjoint (langue et littérature françaises).*

† (Thèse de Doctorat soutenue à la Sorbonne Nouvelle Paris III).

N.B. pour la référence aux *Cahiers*, nous avons adopté le système communément admis par la critique: (I, 10) pour indiquer Tome I des éditions en fac-similés du C.N.R.S., page 10.

208). Convaincu de sa faiblesse, il a entrepris de la surmonter de toute sa force. Mais ses lacunes et impuissances sont telles qu'il ne peut ni les corriger ni les détruire sans entamer gravement son unité d'homme. Les corriger? mais on ne se corrige pas entièrement. Les détruire, ce serait alors se détruire. C'est à ce moment-là qu'il fait volte-face. Par défense sans doute, il décide de les tenir désormais, au lieu de les considérer comme des défauts, pour "d'importantes vérités" (III, 126). Sachant qu'il est "rapide ou rien" (V, 8), "incapable de longue attention et pourtant toujours attentif" (V, 56), il pose comme principe de l'esprit: "Lâcher la réalisation, une fois l'esprit satisfait" (I, 645). Et c'est ainsi qu'il rejette la notion d'accomplissement—qu'il est incapable d'atteindre par nature ou par manque de moyen—et se contente d' "une sorte de formule algébrique dont chaque opération est une de (ses) fonctions et chaque quantité une valeur quelconque de (son) souvenir et de (sa) science" (II, 870). A cet égard une note des *Cahiers* datant de 1916 est extrêmement révélatrice:

Mon mouvement le plus désespéré, le plus certain fut celui qu'exprimaient pour moi seul et sans autre rigueur, ces mots: "*Tout par l'intelligence*, tout remplacé, combattu, attaqué, défendu par l'intelligence. *Ce nom, quel sens s'y attachait?*—

Il est certain que j'appelai d'abord ainsi le pouvoir de changer l'eau en vin, de remplir l'ennui, de couper les racines de la douleur, analyse et imaginations mêlées—la volonté de supprimer, soit par substitution soit par observation soit par le grossissement qui les défigure sans les toucher,—les pensées ou les heures ou les difficultés ou les fantômes—quand ces formations étaient contre moi (V, 903).

Il est maintenant évident que pour comprendre un mot de Valéry, il faut toujours essayer de restituer le contexte particulier dans lequel il a été formulé. Et selon nous ce contexte est celui de *l'homme valéryen*, expression désignant l'être de ce drame psychologique qui semble caractériser notre auteur. L'homme valéryen ne se définit pas seulement par l'homme lucide et conscient que nous venons d'évoquer. Il est en quelque sorte le lieu de rencontre des trois hommes qui coexistent en Valéry. Au fond de lui, il y a toujours cet Homme-Valéry sensible et vulnérable, tandis que l'homme lucide, qui est le coeur de cet homme, déploie son rayonnement vers l'extérieur de plus en plus largement et tend lui-même à l'homme idéal, qui n'est pas cependant, il faut le préciser, plus son modèle que son produit: une des "inventions" nécessitées par la lutte contre l'infirmité spirituelle de Valéry.

Il est certain que l'homme valéryen ainsi conçu a sa propre histoire, sa genèse et son évolution. Et c'est celle-ci qui nous occupera, de près ou de loin, tout au long de notre étude. Car la tracer, c'est, on l'a vu, restituer à la pensée valéryenne son contexte original à la lumière duquel seulement, celle-ci nous livre sa pleine signification.

L'Amour de Valéry¹

"Il y a, écrit Stendhal dans son traité *De l'Amour*, quatre amours différents". Parmi eux, il y a "l'amour physique":

A la chasse, trouver une belle et fraîche paysanne qui fuit dans le bois. Tout le monde con-

¹ Ce chapitre constitue le quatrième paragraphe de la première partie de la thèse: "Commencement de nous". Les paragraphes qui le précèdent sont: *Le Préhistorique de Valéry, A Rebours: une leçon de la volonté et Conte vraisemblable, prototype du valéryisme* ("Suicid de la pensée").

naît l'amour fondé sur ce genre de plaisirs; quelque sec et malheureux que soit le caractère, on commence par là à seize ans.²

C'est ainsi en effet que notre poète commença à l'âge de 19 ans.³ "Heureux que tu fais, écrit-il à A. Dugrip en novembre 1890, tu n'as connu ni le régiment ni l'isolement chez les Sarmates, ni l'inquiétude volontaire, mais invincible qui afflige ceux qui me fréquentent les femmes que rarement!" Un tel début dans le monde érotique n'a donc rien d'extraordinaire pour un adolescent d'âge pubertaire; il est conforme à la règle générale.

Or un mois avant, est apparu dans *La Plume* un sonnet de Valéry intitulé *Viol*:

VIOL

Bronze du musée secret
 Dans le métal sonore et rare de Corinthe,
 Un artiste ancien a figé savamment
 Le païen rêve—si troublant et si charmant
 D'une coupable et triste et trop exquise étreinte.
 Belle et chaude!—une Femme agace un mince enfant
 Ignorant de l'Amour, qui repousse la lèvre
 Et les tétins vers lui dardés, brûlants de fièvre
 Et les regards chargés d'un désir triomphant . . .
 . . . Millénaire! Le viol de bronze se consomme!
 Le petit inquiet, sous le brasier charnel
 Se tord et ne veut pas, horreur! devenir homme . . .
 Mais elle le contient! qui d'un geste éternel
 Impose la splendeur de ses chairs odieuses
 Et lui cherche le sexe avec des mains joyeuses! . . .

Tout l'érotisme de l'adolescent exaspéré par le dilemme de la splendeur de chairs odieuses est là. Cela dit, il y a un détail qui retient notre attention: l'image ici fixée de la Femme-Méduse. Le viol de ce "mince enfant" est l'oeuvre d'une femme d'âge mûr, sa violence consistant dans ses contours *maternels* de femme qui le contiennent. Si le "petit" y résiste en se tordant, on a beau insister sur son innocence: le viol se consomme éternellement dans cette posture obscène. Cependant, si par son geste éternel cette femme lubrique représente une image de la Méduse, elle est elle-même pétrifiée dans le métal. C'est dire que la vraie Méduse, celle qui a dû pétrifier toute la scène, la femme et l'enfant dans leur acte licencieux, doit se trouver ailleurs, intacte et triomphante. Nous sommes ainsi amenés à la fameuse passion de jeunesse de Valéry pour Mme de R. . . .⁴

En écrivant à Gide en novembre 1891, Valéry précise l'origine de sa passion: "Mais une femme, avec déjà quelques années depuis la jeunesse—qui passe, et ne me connaît

² Stendhal, *De l'Amour*, Edition de H. Martineau (Classiques Garnier), p. 6.

³ Lettre citée par Henri Mondor in *Les Premiers Temps d'une Amitié: Valéry et Gide*: "Mon ami, vous avez vingt ans. Pouvez-vous me confier (et comme un conseil) si vous avez résolu le triste problème de la chair?... Je m'entends. Quelle est votre attitude vis-à-vis de ce mal quasi inévitable et que croyez-vous qu'il soit beau et bon de faire? Ceci me tourmente cruellement. Se livrer totalement à son instinct c'est subir une maxima capitis diminutio intolérable à celui qui, le moins, a vu l'art."

⁴ Voir la lettre à Gide de fin avril 1892: "La Méduse a disparu ces jours-ci pour quelque habitation bleuâtre à midi." Quand à la Méduse, c'est, selon R. Mallet, le "nom donné par Gide et Valéry pour personnifier la première femme qui ait ému Valéry, puis toute femme qui les intéresse" (*Correspondance Gide-Valéry*, p. 204).

pas". Sans doute fondé sur cet aveu, Nadal écrit de sa part: "Valéry vit pour la première fois Mme de R. . . vers la fin de l'année 1889".⁵ S'il en est ainsi, entrevoir dans un poème érotique datant de novembre 1890 un reflet de la belle catalane ne sera pas gratuit. Curieusement d'ailleurs, c'est vers la fin de cette même année que se multiplient des témoignages sur "le triste problème de la chair" qui commence à troumenter Valéry. Tout concorde, semble-t-il, pour nous faire soupçonner chez lui l'apparition d'un sentiment qu'il avait tenu jusqu'alors pour *illusoire*. "L'amoureuse idéale lui semblant tout à fait illusoire, écrit Mondor, il distinguait, parmi les possibilités immédiates, deux choix éventuels: celui de la fille vénale et experte et celui "de la petite bourgeoise effroyablement bête et dont la virginité ne rachète pas la trop courte expérience des choses immondes."⁶

C'est par une lettre à Gide de juillet 1891 que Valéry se montra d'emblée le plus passionné des amoureux:

C'est un nouvel ami qui parle, cher André, l'autre âme est quasi morte.

(. . .). Longuement j'avais accumulé mon être. La substance de mes pensées était dévotement choisie entre le chaos des choses. Je m'étais créé incomplet mais harmonique; faible mais mesuré. Voici que des jours inconnus sont arrivés.

Un regard m'a rendu si bête que je ne suis plus: j'ai perdu ma belle vision cristalline du Monde, je suis un ancien roi; je suis un exilé de moi. Ah, savez-vous ce que c'est qu'une robe—même en dehors—surtout en dehors, de tout désir simpliste de chair?

Mais seule la robe et l'oeil. L'idéaliste agonise. Le monde existerait-il?

La courbe générale de cette aventure a été suffisamment décrite par la critique. Une certaine Madame de R. . . , jolie catalane, mère d'un enfant (à l'époque), que Valéry rencontrait de temps en temps, incognito, dans une rue de Montpellier, inspirait à ce dernier une grande passion. Ni vu ni connu, ce fut bientôt un drame où "l'imagination renouvelait sans cesse les inquiétudes, les attentes et les présages, les actes d'un amour inavoué, songes, projets, idée fixe, lettres abandonnées au tiroir, etc."⁸ Sachant que l'amour était sans espoir, il voulait de toute sa force refouler son désir. Et c'était un drame apparemment sans accident, lui en étant le seul personnage. Mais ce qui l'intriguait et le fit souffrir au-delà de sa force, c'était la coïncidence *mystérieuse* de sa rencontre avec la femme, qui se produisit à plusieurs reprises. On en connaît deux cas qui l'ont touché particulièrement fort. Voici le premier qu'il raconte à Fourment:

Mais—c'est ici que le singulier, l'exceptionnel et l'unique se fait place, avec la trace enfin d'une combinaison, d'un rapport *voulu*, d'une solution attendue—la veille exacte de mon départ comme j'allais dans une rue où je LA VIS souvent, et y songeant pour la première fois depuis des mois—au tournant c'est son ombrelle qui d'une clarté diminuée et bien connue me la démontre, me laisse stupide, aveugle à la grâce, à la beauté du charme—et seulement affolé de l'étonnement et du désir de la pénétrer.

La structure de l'événement annulait même l'être et le mien qui le faisons. Y songer m'est dur, comme à toute situation indéchiffrable et qui ne souffre nulle hypothèse.⁹

Quelque mois plus tard, c'est à Paris qu'il fut de nouveau victime d'une coïncidence "qui

⁵ O.Nadal, *Notes pour la Correspondance Valéry-Fourment*, p. 233.

⁶ H.Mondor, op. cit., p. 140.

⁷ Lettre à Gide, 4 juillet 1891.

⁸ O.Nadal, *A Mesure Haute*, p. 154.

⁹ Lettre à Fourment, 23 septembre 1892.

fut la plus forte de toutes celles, affirme-t-il à Louÿs, qui l'avaient réduit à l'absurde durant les années 91-92”:

Le lendemain de mon arrivée, je me “précipite” aux Champs-Élysées, vif d'avidité à de sublimes sensations . . . Bientôt, je crois voir à travers le cercle en face moi-même, assis, accoutumée, mon démon de ces mois morts . . . Je n'ai plus ouï une note, mais des mouvements d'horreur, des effrois, des triomphes trop loin, des chutes et toutes les températures cruelles, des ongles aux vertèbres. J'ai couru, fou, à la sortie, la revoir (cet incubé) un instant, puis j'ai fui dans un fiacre; la folie réelle (. . .).

(. . .). Vous touchez le dilemme? Si j'ai mal vu, je suis un halluciné. Si j'ai bien vu, alors c'est très difficile.”¹⁰

Hasard ou hallucination, ce qu'il faut voir ici, c'est que tout le drame était le spectacle qu'il s'offrirait par lui-même. La passion elle-même semble être née lorsque le hasard prit l'apparence d'un destin, à force de répétition, “avec la trace d'une combinaison, d'un rapport voulu, d'une solution attendue.” “Véridiquement, ce mot Hasard, cette résistance pleine d'invites à songer, qu'est l'impossibilité pesante de sortir de ce mot nul inscrit sous le Fait, m'attire, écrit-il dans une lettre à Fourment non envoyée, il y a là un vide dont j'ai horreur.”¹¹ Fascination et horreur, voilà sans doute l'âme du drame dont le principal acteur était parfaitement conscient.

On en connaît aussi le dénouement. “La Nuit de Gênes annonçait la reprise entière de l'être valéryen, écrit notamment Nadal, le retrait vers le centre vivant et universel de la conscience; elle affirmait le triomphe de l'esprit sur l'idole féminine.”¹² Evidemment, une telle conclusion n'est qu'un schéma plus ou moins plausible selon l'acception plus ou moins symbolique de la “Nuit de Gênes”. Comme le reconnaît Nadal lui-même, l'attitude proprement valéryenne ne s'est pas affirmée seulement après l'événement de 1892. Pour ce qui est de ce premier amour également, il semble que les grandes lignes se dessinaient chez lui dès la fin de 1890.

Ce qu'on connaît moins sans doute, c'est la part de Stendhal dans cette affaire d'Eros valéryenne. Au dos d'un billet envoyé à Fourment en octobre 1890, nous trouvons ce griffonnage de la main de Valéry:

De l'Amour, Stendhal

Fragments

XLIII	LXXXIX 250	CV
XVII	LXXXII	CVII
XX	LXIX 249	CXXII
VII	LXVI LVI	CXXXIV
V	XCIII	CXLIX
		CLXVII

également p. 224

chap. LX. des fiasco——au fond très
vrai

¹⁰ Lettre à P.Louÿs, 8 décembre 1892.

¹¹ Lettre à Fourment non envoyée, fin septembre-début octobre 1892.

¹² O.Nadal, op. cit., p. 164.

Chap. LV, p. 93 au bas sur la femme d'esprit,
la femme d'instinct et l'amant¹³

Le billet datant d'octobre 1890, Valéry devait lire *De l'Amour* vraisemblablement dans le courant du mois. Ce serait alors un indice de plus de la naissance d'un sentiment chez lui vers cette époque. Alors lire ces fragments et songer au parti qu'il en aura tiré ne manqueront pas d'intérêt; on pourrait connaître par là certaine disposition de son esprit à la veille de la crise sentimentale.

A les lire, on conçoit que Valéry, tout en étant conscient de l'absurdité de son sentiment, recherchait en eux de différents aliments moraux, tantôt pour se justifier et s'encourager, tantôt pour s'en dégager et se consoler. Ceux-ci par exemple, sont-ils pour vaincre sa timidité?:

La Pruderie est une espèce d'avarice, la pire de toute (V).

Il faut la solitude pour jouir de son coeur et pour aimer, mais il faut être répandu dans le monde pour réussir. (XX)

Puis, comme il s'avisait aussitôt de la difficulté de son amour, il se consola sans doute dans ces fragments:

Plus on plaît généralement, moins on plaît profondément. (XLIII)

Sans les nuances, avoir une femme qu'on adore ne serait pas un bonheur, et même serait impossible. (VII)

La lecture des fragments XVII et XCIII paraît plus délicate:

Les âmes très tendres ont besoin de la facilité chez une femme pour encourager la cristallisation. (XVII)

Ces grands poètes furent apparemment au nombre des âmes les plus tendres et les plus délicates de leur siècle, et voilà pourtant qui ils aimèrent et comment ils aimèrent. (XCIII)

Se compterait-il justement parmi ces âmes très tendres et poètes, il devrait se méfier de son amour puisque celles-ci exigeraient la facilité chez la femme pour "encourager la cristallisation". Mais la femme en question, épouse et mère, "qui passe et ne le connaît pas," comment peut-elle lui être facile? C'est en perdant, il devait le savoir, qu'il s'engagea dans ce jeu. Cependant, reste le cas de ces grands poètes latins: Ovide, Tibulle et Propertius. Ne justifie-t-il pas l'amour *insensé*, puisqu'il témoigne tout au moins de l'indépendance de la qualité du poète et de celle de l'aventure sentimentale qu'on entreprend dans la vie?

C'est un malheur d'avoir connu la beauté italienne, on devient insensible. Hors de l'Italie on aime mieux la conversation des hommes. (LXXXIII)

Malheur ou non, la réalité de son sentiment devait avoir déjà de quoi l'inquiéter sérieusement. Aussi nota-t-il les maximes suivantes où le mot *jeu* s'impose de façon significative:

L'amour tel qu'il est dans la haute société, c'est l'amour des combats, c'est l'amour du *jeu*. (VII)

¹³ D'après nos enquêtes, l'édition dans laquelle Valéry devait lire cet ouvrage de Stendhal pour y prendre des notes, est celle de 1857 parue chez Michel Lévy Frères. La pagination ainsi que la composition des chapitres correspondent à celle notées ci-dessus (les fragments LXXXIX à la page 250 et LXXXIII à la page 249, "chap. LV p. 93" doit se lire comme "chap. LV p. 193". Effectivement, dans cette édition de 1857, le chiffre 1 manque à l'endroit: erreur de composition).

Vouloir, c'est avoir le courage de s'exposer à un inconvénient; s'exposer ainsi, c'est tenter le hasard c'est *jouer*. Il y a des militaires qui ne peuvent vivre dans ce jeu: c'est ce qui les rend insupportables dans la vie de famille. (CXXII)

L'amour étant ainsi posé comme une question de jeu, il importerait maintenant de le gagner puisque la volonté de gagner est le principe constitutif de tous les jeux. Mais comment gagner un jeu où l'on s'engage en perdant? Préalablement du moins, toutes analyses *froides* de la question seront utiles. L'amour échappera-t-il enfin à l'automatisme général humain?

(...). A Genève et en France, au contraire, on fait l'amour à seize ans, pour faire un roman, et l'on se demande à chaque démarche et presque à chaque larme: "Ne suis-je pas bien comme Julie d'Etanges? (LVI)¹⁴

Et encore, si les femmes ne sont point dignes d'une attention prolongée et intellectuelle?

(...). Le dernier des hommes, s'il y a vingt ans et des joues bien roses, est dangereux pour une femme qui ne sait rien, car elle est toute à l'instinct; aux yeux d'une femme, il fera justement autant d'effet qu'un beau laquais. (LX)

Il est vrai que Stendhal ne dénigre pas les femmes sans appel. Pour s'en convaincre, il suffit de relire trois chapitres de son traité consacrés à l'éducation des femmes (LIV, LV, LVI). Il y plaide pour leur cause. Ne doutant guère leur don naturel—qui est égal théoriquement à celui des hommes—, il impute à négligence et à honte l'éducation que la société des hommes leur impose.

Puisque parmi les princesses il y a eu une Catherine II impératrice, pourquoi parmi les bourgeois n'y aurait-il pas une Samuel Bernard ou Lagrange? (LXXXIX)

Quel parti en aura-t-il tiré, lui qui écrivait à Louÿs presque à la même époque que les femmes lui étaient "de petits gracieux animaux"? Sans doute, en l'état actuel des choses, il aurait préféré infiniment "le difficile cerveau d'un Ampère, d'un Delacroix, d'un Edgar Poe" aux "bouderies de chienne" et aux "grifferies de chatte."¹⁵ Mais c'est ici que prend sa signification la petite remarque en bas du feuillet au sujet des fiasco: "Au fond très vrai." On sais que Stendhal raconte sous la rubrique "des Fiasco" l'impuissance des hommes survenue au moment suprême où devrait se réaliser le premier triomphe avec la femme passionnément aimée. Si Valéry l'approuvait, c'est parce qu'il avait déjà un *grain* de passion au sens stendhalien du terme dans son coeur jusqu'à craindre d'être victime de sa propre imagination.

Mais, de tous les fragments recueillis par Valéry, voici sans doute le plus significatif:

Le principe général, c'est qu'il faut tâcher de former une cristallisation la plus étrangère possible au motif qui a jeté dans la douleur. Il faut avoir le courage de se livrer à un peu d'anatomie pour découvrir un principe inconnu. (CXXXIV)

N'est-ce pas la même tâche que Valéry s'imposa dès qu'il se reprit un tant soit peu de son délire? Voilà aussi comment gagner ce jeu qu'il savait d'avance perdu suivant la motivation

¹⁴ Cette maxime stendhalienne nous renvoie à une boutade de *Mélange*: "Amour—Aimer—c'est imiter. On l'apprend. Les mots, les actes, les "sentiments" mêmes sont appris. Rôle des livres et des poèmes. L'amour original doit être rarissime." (*Oeuvres*, Pléiade Tome I, 315-316).

¹⁵ Lettre à P.Louÿs, 14 septembre 1890.

initiale. Il faut donc déplacer le foyer de la cristallisation de la femme aimée au *Moi* aimant. “Ce qu’il y a de plus illustre dans ces nouveautés, écrit-il à Gide, dix jours après la lettre fatale,¹⁶ c’est que tout le Drame était mien (était ? est). Je me suis donné le spectacle de l’Amour”.¹⁷ Intrigué sans doute par cette réaction, Gide lui écrit :

Je ne sais pas ce que vous appelez amour, et si pour vous il y a “et le reste”, ou bien si c’est pour vous l’amour encore; je ne sais enfin ce que vous cherchez dans l’amour et ce que vous connaissez de lui—et du reste.¹⁸

Il y répond aussitôt :

“Ce que je chercherais dans l’amour ?” C’est moi ! Ce moi qui se dérobe et qui coule entre les doigts avides, c’est cet homme qui se dégage à chaque sursaut de l’âme, par chaque blessure, et qui apparaîtrait d’un coup à certaines minutes orageuses, grandissant peut-être, ou salissant tout l’être et le spectateur douloureux qui est là.¹⁹

Voilà le dénouement du drame valéryen plus que dessiné. Il n’y a pas “et le reste”, l’amour dévore Valéry tout entier. Seulement la cristallisation se fait aussi loin possible de l’objet initial. L’examen des fragments stendhaliens montre, il faut le souligner, que tout cela était prévu au moins théoriquement de puis l’automne 1890, c’est-à-dire quelque six mois avant la véritable crise sentimentale : l’acteur (principal et unique) non seulement pressentait la naissance de son sentiment mais aussi comprenait parfaitement la singularité de son amour qui était à tout considérer sans espoir. C’est donc en parfaite connaissance de cause et comme malgré lui qu’il s’y engagea. Tout se passait comme si l’amour était déjà brisé et que l’absence de l’amour faisait encore piège. D’où la violence de sa réaction, c’est-à-dire l’étonnement, le sentiment de défaite et enfin la défense. “Ah bête ! Tout cela, André, écrit-il encore à Gide, en avril 1892, c’est de l’inconscience, c’est le malheur de ne pas comprendre assez aigüment ou plutôt de ne pas sentir ce que l’on comprend—presque.”²⁰

Il serait maintenant superflu d’insister sur le rôle important qu’avait Stendhal dans l’orientation de l’esprit de Valéry face à son premier amour. Il avouera plus tard à Gide que de tous les écrits sur l’amour, seuls ceux de Beyle lui sont supportables et que rien n’est meilleur “in Beyle ipso et sur ce point” que l’amour avec Mme du Chasteller.²¹ Tente ans plus tard, il confirmera cette prédilection de jeunesse dans son étude sur Stendhal :

Jusque là, je n’avais rien lu sur l’amour qui ne m’eût excessivement ennuyé, paru absurde ou inutile (. . .). Mais dans *Leuwen*, la délicatesse extraordinaire du dessin de la figure de Madame du Chasteller, l’espèce noble et profonde du sentiment chez les héros, le progrès d’un attachement qui se fait tout puissant dans une sorte de silence (. . .).²²

Sans doute le rapport entre ces deux esprits ne se limiterait pas au domaine de l’amour et, vu l’affinité d’esprit profonde entre eux, il mériterait une étude approfondie à part. Leurs

¹⁶ Lettre à Gide, 4 juillet 1891.

¹⁷ Lettre à Gide, 13 juillet 1891.

¹⁸ Lettre à Valéry, 14-15 juillet 1891.

¹⁹ Lettre à Gide, juillet, 1891.

²⁰ Lettre à Gide, avril 1892.

²¹ Lettre à Gide, 19 avril 1897. “Mme du Chasteller”, c’est exactement : “Mme de Chasteller, dans *Lucien Leuwen*.

²² *Oeuvres*, Pléiade Tome I, p. 554.

vues ou manières d'analyses coïncident sur maints points; des germes du valéryisme naissant ou futur foisonneront dans les écrits stendhalien tels que *La Vie d'Henri Brulard* et les *Souvenirs d'Egotisme*. Cependant, la découverte de Stendhal par Valéry pourrait être due à cette idylle montpelliéraine. Comme tous les jeunes amoureux qui souffrent, il devait ouvrir un jour de l'automne 1890 cette bible de l'amour par simple curiosité. Mais s'il y était poussé par son propre besoin, la lecture elle-même ne pourrait pas en être affectée. Il est à remarquer donc, en dernière analyse, qu'elle était une lecture orientée. La preuve en est que Valéry n'en avait rien retenu de ce qui se rapporte au bonheur de l'amour-passion et que, par contre, il avait recueilli toute une série de notations sur la consolation de l'amour malheureux. Symptôme curieux, qui confirmerait notre thèse sous un autre angle. En tout cas, Valéry a découvert, sans l'avoir soupçonné, un des rares auteurs qu'il puisse estimer et adorer sans réserve:

J'aime M. de Stendhal parce qu'il écrit comme on se parle—c'est-à-dire comme je me parle souvent.²³

* * *

Il semble que ce premier amour, quoique singulier, a traumatisé notre poète dans la mesure où il lui fit ressentir cruellement toute la vulnérabilité de son esprit. Mais au lieu d'inciter à un repliement vicieux, il a transformé son besoin initial en une certaine *homophilie*, c'est-à-dire plus acceptation du semblable que quête de l'autre. Ainsi les femmes abolies, c'est dans les hommes et surtout dans ses semblables ou ceux qu'il croyait comme tels que Valéry va chercher désormais l'issue de son refoulement. D'où l'idéalisation connue de l'amitié chez lui.

Certains critiques prétendent que Valéry mit hors la loi à la fois l'amour et l'amitié au nom de l'intellect. Dire, par exemple, que "les idoles de l'amour et de l'amitié dénoncées, il a entrepris ses travaux du silence,"²⁴ serait toutefois démenti par la logique même du mécanisme psychologique ci-dessus indiqué ainsi que par maints témoignages qu'apportent les lettres échangées avec Fourment, Louÿs et Gide. Chronologiquement, il est vrai, la rupture avec Fourment coïncide avec l'événement de 1892. Mais, vue de près, elle n'éclaire que mieux la notion d'amitié élaborée pendant le drame sentimental et qu'il devait tenir par la suite pour si haute et si respectueuse. Aussi, si l'on veut comprendre ce que pourrait être son amour, il faut chercher non pas dans sa malencontreuse aventure avec Mme de R. ni dans ses amours physiques qu'il connaîtra plus tard, mais dans son expérience amicale qui était à n'en pas douter la passion la plus profonde de ce temps.

On sait que la grande époque des amitiés valéryennes commence par la rencontre hasardeuse—heureuse ou décisive, l'épithète varie selon l'angle sous lequel on l'envisage—avec Pierre Louÿs²⁵ à l'occasion des fêtes du VI^e Centenaire de l'Université de Montpellier (20 mai 1890). Et Louÿs introduit son cadet montpelliérain auprès de Gide qui vint le voir en décembre la même année. Tout de suite de grandes amitiés s'établirent entre eux. Voici

²³ Lettre à Gide, 19 avril 1897.

²⁴ O.Nadal, op. cit., p. 157.

²⁵ L'orthographe de son nom était en ce temps-là: Pierre Louis.

en quels termes Valéry correspondait avec ses nouveaux amis parisiens au début de leur relation amicale :

Je songe encore que l'amitié est une volupté de la vie, puisqu'elle me permet de rêver à l'aventure, sur du papier, pour quelqu'un.²⁶

Amitié, ta blanche parole est encore la seule chose qui filtre au fond de moi. Ami, tes manifestations vers moi sont la plus pure apparition d'une vérité, s'il y en a une.²⁷

Les années 1890-92 (jusqu'à la Nuit de Gênes) étaient le temps où il professait encore sa foi littéraire, tout en composant des vers et des proses²⁸ et en envoyant des lettres à Mallarmé pour lui solliciter des conseils. Il avait même un projet de publier son premier recueil de poèmes *Chorus Mysticus* qui n'a pas abouti, à l'avis défavorable de Mallarmé. L'amitié de Louÿs et de Gide y avait un rôle non négligeable, on le sait. Leur encouragement d'une part et leurs propres exemples, d'autre part, incitaient Valéry incessamment à la production. Et Paris le tentait :

Ecris-moi, conte-moi, parle-moi de ce Paris aimenté où vibrent tant de cerveaux, où tant de plumes éraillent le papier de lignes inégales!²⁹

Vous êtes bien fortuné de posséder Mallarmé. Moi je grapille ses poèmes un peu partout. Quant à Hérodiade, je la recherche depuis deux années en vain et je désespère de la lire. Quel ennui que la province!³⁰

Ainsi, le premier temps de cette amitié était commandé surtout par la conception de l'art qu'il avait formulée—l'art secret et pur de toute considération du public, seul compréhensible pour des amis-élites :

J'ai bientôt pris la plume et vous ai fait quelques vers qui seront compréhensible pour vous et moi (. . .).³¹

Je déteste le peuple et plus encore les Autres!³²

Valéry y mettait dès le début une ferveur spirituelle brûlante. Sans doute le mysticisme catholique qui le hantait à l'époque, comme le remarque Nadal, y aura une part. L'emploi du mot *communion* par lui pour qualifier son amitié sera significatif à cet égard. Cependant ce qui l'a passionné le plus, c'est, nous semble-t-il, cette possibilité de s'exprimer librement en toute sécurité puisqu'on est entre amis et de triompher, si besoin est, vis-à-vis des Autres qu'il déteste—qu'il craint. Et c'est pourquoi il exige que ses amis s'y donnent entièrement et à l'exclusion de toutes autres :

Demain, à telle heure, tu me penses total, tu feras comme si tu étais moi, et moi, toi; Tu me vivras, tu me sauras, tu m'auras. Et moi, de même, infligeant la surprise d'un inconnu à mon être, je te connaîtrai, à la même heure.³³

²⁶ Lettre à P.Louis, 30 août 1890.

²⁷ Lettre à Gide, septembre 1891.

²⁸ Il y a comme oeuvres versifiées: *Narcisse parle, Le Bois amical, La Fileuse* etc. et comme proses: *Paradoxe sur l'architecte, Pures drames*.

²⁹ Lettre à A.Dugrip, fin 1889.

³⁰ Lettre à P.Louÿs, 14 septembre 1890.

³¹ Ibid.

³² Lettre à Gide, 8 mai 1891.

³³ Lettre à Gide, 7 novembre 1891.

C'est ainsi que même la jalousie (qui est liée au sentiment d'exclusivité) n'est pas étrangère à cette affaire:

Ainsi, à tel et tel autre vous sâtes écrire de telles paroles et tellement appréciées! Jaloux, puis navré—car enfin c'est votre droit si tel ou tel vous attire, de lui dire les secrets et de vous prostituer—prostituée sans fard, ivre d'être à tous ceux qui seront.³⁴

Le secret, la jalousie et la volupté quand tout va bien, cette amitié présente tous les aspects d'un amour authentique. Gide écrira à Valéry fin 1891: "J'ai voulu jusqu'alors faire l'amitié comme on fait l'amour" "Toute passion, toute émotion est méprisable, y ajoute-t-il, qui n'est pas transcendante" Ces dires de Gide, vus d'aujourd'hui, résumeront bien la première phase de l'amitié valéryenne.

C'est sitôt après la Nuit de Gênes et comme une de ses conséquences naturelles que la notion d'amitié subit une modification importante chez Valéry. Partie d'une quête du semblable et favorisée par l'entrevue d'une possibilité de communion dans la pureté de l'art secret, elle finit par se heurter, comme on pourrait s'y attendre d'ailleurs, au problème de l'autre, c'est-à-dire de la différence irréductible qu'on constate entre soi et autrui. Cela est d'autant plus grave qu'il va maintenant se différencier des autres par tous les moyens. "Aujourd'hui tout doit venir de moi" écrit-il en 1894. S'il en est ainsi, l'amitié ne pourra plus être fondée sur la notion de *semblable*—puisque tout est *autre* maintenant; au contraire, elle doit trouver son fondement dans la différence même de soi et d'autre ou ne sera pas. Cependant, entre l'amour du Même et celui de l'Autre, il y a un état intermédiaire qui consiste à faire abstraction de toutes particularités existantes entre deux personnes pour en déduire une certaine notion *pure* de l'amitié. C'est sans doute cela que Valéry prêchait dans ses lettres à Fourment, quand ce dernier lui reprochait ses infidélités ou sa négligence vis-à-vis de leur amitié bien plus ancienne au profit des relations récentes avec des amis parisiens et peut-être aussi à cause de l'amour pour Mme de R. . . :

Si j'obéis à une invite de phrases nulles, mouillées, si je veux nous plaindre et mettre en parole ici la possibilité de s'attendrir, d'être une heure à ta gauche dans l'air trop lumineux, vaste et accoutumé d'une promenade à l'occident—non! L'apparition d'une belle vie, hier nôtre, ne serait qu'oiseux malaise. Dis-moi ne vaut-il pas mille fois mieux que pour chacun ne s'élève plus de l'Autre que . . . la "notion pure"—la seule vraie.³⁵

Si l'on songe à certaines phrases qu'il avait envoyées à ses amis parisiens et même à Fourment un an plus tôt,³⁶ on ne manquerait pas de s'apercevoir d'un changement du ton qui se manifeste dans la lettre citée. C'est dire qu'une certaine mièvrerie n'était pas tout à fait absente de ses lettres anciennes. Dans une lettre à Fourment qu'il a écrite à Gênes aux environs de la fameuse Nuit d'illumination mais qui est demeurée en son tiroir jusqu'à sa découverte par Nadal en 1957, s'est esquissé en grande ligne ce que sera l'amitié essentiellement fondée sur la différence:

³⁴ Lettre à Gide, 6 octobre 1891.

³⁵ Lettre à Fourment, 23 septembre 1892.

³⁶ A Louÿs: "Je m'attends sans cesse à vous voir entrer ici à l'improviste, souriant et avec le circulaire regard des arrivants" (Lettre à P.Louÿs, 1er nov. 1890). A Gide: "Ta jalousie tinte délicieusement, le mauvais rêve s'apaise . . . oui, c'est bien cela! Jadis, jadis, quand j'étais un homme, avant la littérature, avant la sottise—avant le nuage . . ." (Lettre à Gide, septembre 1891). A Fourment: "Il est bon d'errer toujours, jusqu'à un de ces soirs augustes—où chacun parle comme seul des intimes pays—où l'Autre devine sous les *paroles obscures* l'accompagnement de la Vérité" (Lettre à Fourment, 1er octobre 1891).

L'amitié est plus simple que toutes relations entre personnes se réduisant par une opération quasi naïve de sa propre vertu à la notion seule qu'elle existe,—oubliant bientôt les événements, les habitudes qui l'ont construite, le langage même en étant raréfié, rapide et nul. La perfection de cet état brille, lorsque est possible l'appel soudain à flotter entre les amis d'une idée quelconque, librement, le soir ou la nuit, au gré de rien—et que les neuves séquences d'attitudes dans leur double jeu instantané, apparaissent toujours d'ensemble et comme accordées et dans le secret l'une de l'autre, quoique soient-elles tout différence, antithèse et variées pendant le détail.³⁷

Il est vrai qu'ici Valéry n'abandonne pas encore tout à fait l'ancienne idée de communion secrète et amicale entre personnes. Dans le poème verlainien *Le Bois amical* (1890), il chantait une apothéose de deux amis: un état d'accord parfait entre amis, "compagnon(s) de silence" qui, après avoir pensé des choses pures "côte à côte le long des chemins" mais sans mot dire, se retrouvent après la mort en haut, "dans la lumière immense" en pleurant de joie. Cependant si le silence est là une plénitude, ici (dans la lettre à Fourment) c'est un vide ou tout au plus une attente vague comme l'état de l'esprit lui-même avant le réveil. Ainsi la communion, ce ne serait pas ici tout à fait le mot; on dirait plutôt une certaine disponibilité d'esprit et, en tant que telle, une qualité presque personnelle et indépendante de l'état amical. Que Valéry ne serve plus du mot communion ici ni dans ses missives à venir, en le remplaçant par celui de relation ou de communication, plus neutre comme désignation de cet amour, est significatif sur ce point. Un autre trait important à remarquer, qui est apparu sans doute pour la première fois dans ses écrits relatifs à l'amitié, est que la sensation de l'amitié *idéale* fait naître chez lui, probablement à son insu, un mouvement quasi sensuel comparable à celui des ondes marines ("flotter . . . librement . . . au gré de rien . . . les neuves séquences . . ."). C'est là le dernier recours valéryen quand toute idée plus ou moins *positiviste* est mise à l'échec; il s'avisait d'ailleurs de l'irréalité de son rêve, comme le montre clairement sa dernière lettre à Fourment avant la reprise de la correspondance en 1896:

J'ai fréquenté tous mes amis dans le dessein de leur offrir quelque jour une suprême fiançaille, une expérience d'apothéose. Nul n'y a vu une des cimes humaines, ni deviné le rayonnement de l'amicale condensation et que cela contenait un recommencement du Monde et des fleurs.³⁸

En laissant cette lettre sans réponse, Fourment était le premier qui ait mis à l'échec le beau rêve valéryen. On se tromperait pourtant si l'on concluait de là que Valéry se replie définitivement sur soi, en mettant enfin l'amitié hors la loi, comme il a fait l'amour auparavant. La vérité est que ce qui était pour lui un rêve idéal s'est transformé en un besoin réel, psychologiquement parlant. C'est dire que le principe premier du valéryisme —la solitude— a une autre face *affective* qu'on n'a pas encore suffisamment soulignée. "Je suis d'un seul!, écrit-il déjà en juillet 1893, Quand ma tête marche, je jouis en somme et grâce à cet isolement. Mais le vent tombé, il n'y a rien auprès de moi. On a coupé les communications. Atrocement seul".³⁹ L'horreur de la solitude absolue et le besoin de communication avec les autres qu'il appellera plus tard ironiquement son "genre de bordel",⁴⁰ c'est là qu'il faut chercher le secret de l'extraordinaire puissance valéryenne qu'on

³⁷ Lettre à Fourment, fin septembre ou début octobre 1892.

³⁸ Lettre à Fourment, février 1893.

³⁹ Lettre à Gide, 24 juillet 1890.

⁴⁰ Lettre à Gide, 25 mai 1894: "Je t'avoue être las des gens d'ici tu les vois,—ils n'ont pas changé,—et feindre pourtant de les fréquenter, car enfin, une fois par semaine j'ai besoin de l'homme et je vais causer avec, genre de bordel".

rencontre dans sa correspondance avec Gide. Parmi tant d'autres, celui-ci seul a su rester son fidèle ami. Voici combien lui était chère cette amitié:

Il faut t'écrire, mon cher, pour ne pas avoir à tout reprendre toujours. Je n'aime vraiment à causer qu'avec toi. Les autres m'amuse par plaques, etc. Et puis ce n'est qu'avec toi seul que je n'ai pas la sensation du doit et avoir. J'ai eu deux autres amis comme ça, mais alors il y avait toujours entre eux et moi un peu de guerre sourde—pour des raisons! et puis les années ont ensablé l'amitié et le reste ensemble.⁴¹

Une telle amitié, s'épurant de plus en plus, approche infiniment plus près d'un certain point extrême où les deux personnes intéressées, n'étant plus gênées par la différence individuelle, ont leurs paroles tout librement comme deux pensées ennemies actives et se dialoguent sans fin dans "la sphère immense d'une liberté". "Je ne vois d'inconvénient, écrit-il à Gide en 1898, à ce que tu diriges à ton gré les rapports de ta littérature avec moi. Mais la question change quand il s'agit des rapports de toi à moi. Je t'avoue qu'ils me semblent infiniment au-dessus de tout ce que nous pouvons chacun barboter dans du papier."⁴² "Par intimité extrême, reprit-il un an plus tard en s'adressant toujours au même ami, j'entends un état de quelques personnes où l'on pourrait vraiment tout dire, et où l'on obtiendrait le confortable d'une conversation entre pensées actives, sans monologues de mémoire, échos, etc."⁴³ Et c'est en considérant tout ce qui les séparent en particulier comme *variables indépendantes*—l'expression est de Valéry—qu'ils peuvent enfin sauvegarder, de part et d'autre, le libre cours de l'esprit qui est tout. On voit qu'à ce niveau de perfection, l'amitié se confond avec le mouvement de l'esprit pur qui ne demande plus aucun nom particulier. Mais, chose paradoxale, c'est ici que l'érotique valéryen rejoint, par une voie inattendue, l'amitié.

* * *

Reprenons donc l'érotique valéryen—ceci au sens étroit du terme qui se traduit surtout par le besoin de femme ou sexualité. "Le besoin de femme a trois formes", écrit-il dans une note des *Cahiers*:

coût—instinct sexuel pur et simple
 amour—sentiment de la solitude
 galanterie—idolâtrie et vertige mental causé par la civilisation
 Le sentiment de la solitude provient du manque d'idées. (I, 33)

Tout traumatisé qu'il fût par son premier amour singulier, il a eu par la suite des relations amoureuses plus normales, des aventures motivées par l'instinct sexuel et le sentiment de la solitude mêlés.⁴⁴ Ce sont des faits apparemment banals et indignes d'attention mais

⁴¹ Lettre à Gide, 18 mai 1896.

⁴² Lettre à Gide, 8 juillet 1898.

⁴³ Lettre à Gide, 16 octobre 1899.

⁴⁴ Lire par exemple: "Je passe mon temps avec une jeune fille à qui j'ai promis de respecter l'essentiel. J'ai saisi avec cette occasion assez rare et nous faisons l'amour non sans pâmoisons—mais avec son peignoir, elle, moi mon vêtement, qui ne s'ouvrent pas. Sa virginité sait tout. Mais mon expérience apprend des choses" (Lettre à Gide, 2 décembre 1894) Et aussi: "Mais depuis un mois, j'ai formé les faisceaux. Un étage au-dessus de moi demeure mon Angèle et je suis tout le temps avec elle, jouissant enfin de ne penser à rien. Je redeviens assez doux. Ça me rajeunit . . . Bonnes vieilles fièvres paludiennes" (Lettre à Gide, 11 décembre 1894).

qui ne marquent pas moins son esprit, introduisant des éléments nouveaux dans son étude des phénomènes mentaux. La définition de l'acte d'amour qu'il donna dans une note des *Cahiers* d'après sa propre expérience aura du reste une résonance profonde: "Une seule image seule et double et inverse—unique comme type logique ou principe—double comme nous étions deux, nous dominait".⁴⁵ Nous pouvons lire également aux pages 41-42 du premier tome des *Cahiers* un intéressant recueil de ses prétendues "Merveilles" dans lesquelles trouvent palce "cascades de corps qui jouissent":

La Merveille

Voir la merveille:

Eaux se mouvant, se roulant, éclatant. irradiations (de quoi?), gyrations, grande douceur des chutes, cascades de corps qui jouissent, perpendiculaire ciel, fumées, sommets, morceaux de brume et leurs cassures planes, noyades, descentes, production et culture de sourires, épaules nageant; la science songée par un poète stupide et puissant; le cadre d'une porte où reposent d'autres chambres vues qui communiquent, marcher sur le haut des herbes; s'accouder au feuillage, la pénétration. Agir comme seul ou ronfler. Les accords. Les escaliers tournants.

A regarder cet étalage des merveilles valéryennes, on conçoit combien notre poète est *sensuel* et qu'il est particulièrement sensible à tout ce qui est *mouvement* (gyrations, chutes, cascades, noyades, descentes, etc.). Et il n'est pas hasard que l'énumération commence par une évocation de la mer, par les "eaux se mouvant, se roulant, éclatant". Il y a chez lui une volonté de tout réduire au mouvement ondulatoire comme les ondes marines. Ce n'est que sous cette forme, semble-t-il, qu'il accepte l'amour. Voici une importante note sur l'érotique recueillie dans la suite des *Cahiers*:

Erotique

L'homme à la femme mêlé.

Les variables indépendantes.

Scénario

L'homme et la femme ont pensé ensemble qu'ils étaient tout seuls. Et ils quittent leurs idées sociables; leurs habitudes s'altèrent, ils n'entendent plus que leur sang battre; ils imaginent un oubli plus grand, plus neuf, une action pure de distraction enfin; ils s'échauffent et ils quittent leurs vêtements. Ils se saisissent et se choisissent et cherchent en tremblant les meilleures poses de leurs corps et elles ne s'atteignent pas . . . Le frais et le chaud se cherchent, la force se retient et les organes irrités dominent l'idée de chacun et la fascine (. . .).

Et alors il n'y a plus ni homme ni femme. Il y a une chose qui se meut sur elle-même toujours plus vite—ou un animal qui se suicide—ou l'angoisse d'une noyade, la précipitation, la hâte folle d'arriver à temps. Une oscillation autour d'un équilibre.

Enfin . . . ! (I, 76)

C'est ainsi qu'à partir du moment où "il n'y a plus ni homme ni femme", tout est *mouvement* et en tant que tel, tout est *merveille* pour Valéry. Chose curieuse, la notion de *variables indépendantes* apparaît ici au sujet de "l'homme à la femme mêlé." Cette notion *mathématique* est à notre avis une des notions-clés du valérysme, trouvaille qu'il utilisa pour surmonter ses difficultés psychologiques qui empêchaient tout l'épanouissement du sens; d'une part, pour

⁴⁵ (I, 40).

l'amour, il sentait toujours une perte de soi en s'y donnant, laquelle est blessante pour l'orgueil d'un homme de conscience,⁴⁶ et d'autre part, pour l'amitié aussi, quand il ne pouvait "creuser l'ami mieux que le ventre tout féminin",⁴⁷ comme il écrit à Fourment, il était dégoûté par un sentiment de superficialité, une autre forme de perte de soi. Pour qu'il puisse jouir entièrement de l'amour et de l'amitié, il faudrait donc surmonter cette conscience de perte. Pour l'un et l'autre certes, le processus de dépassement ne serait pas le même: pour l'un, c'est à partir d'une inattention—état normal du désir—qu'on s'éveille à une attention qui ne cesse de s'accroître jusqu'à se confondre avec une sensation extrême de mouvement et de vie; pour l'autre, c'est à partir d'une attention en éveil—puisque la conscience de l'Autre est la condition première de la relation amicale—qu'on se meut; c'est l'esprit piqué par la rencontre d'"une résistance vivante", qui, à force de lutter contre "cette autre personne, adversaire, reste individué du monde, obstacle et ombre du Moi",⁴⁸ suscite un mouvement irrépressible et infini, emportant en lui à la fois l'intellect et l'être. Mais c'est au fond toujours grâce à la même notion de variables indépendantes, psychologiquement parlant, que se réalise la transmutation de l'amour et de l'amitié en un même mouvement sensuel. Car s'il y a quelque chose qui nous garantit la certitude d'être nous-même tout en nous mêlant avec l'autre, c'est elle. "Je te répète qu'en matière littéraire pour toi et en matière loufo-chistique pour moi, écrit Valéry à Gide en 1898 au sujet de l'amitié, je nous considère comme variables indépendantes et faisant notre salade comme il nous convient".⁴⁹ Et sur l'amour, voici une note des *Cahiers* extrêmement révélatrice:

L'amour force au mouvement—tente de combler et d'accomplir le temps.

Le désir de pouvoir penser que l'on est 2 à penser de même—et se ressemble en somme chez les partenaires.

L'amour est l'art de penser en même temps à la même chose (ou de penser en même temps l'un à l'autre et que ce soit la même chose)=ou qu'on soit la même chose. (I, 707)

L'amour force au mouvement. De même, le propre de l'esprit est l'éternelle mouvance. De plus, l'amour est une manière de penser: "l'art de penser en même temps à la même chose". Il faut convenir que ce qui est développé ici est plus qu'une démonstration du parallélisme entre les mouvements de Nous et Eros. Quel bonheur, en fait, de pouvoir penser à la fois à la même chose pour celui qui se donne l'angoisse de se diviser, de se différencier des autres sans fin! Combien il serait doux pour lui de rêver ce rêve d'unification lisse et harmonieuse, cette "fuite hors de l'étroite personnalité définie, butant sur ses frontières, vers la plénitude anonyme de la sensation"⁵⁰ S'il en est ainsi enfin, il faudrait convenir aussi que nous touchons ici à l'essentiel de son érotique. "Ce n'est pas la femme, écrit Valéry en résumant tout l'itinéraire érotique qu'il a fait, c'est le sexe. Ce n'est pas le sexe, c'est l'instant (. . .). Ce n'est pas le plaisir, c'est le *mouvement qu'il imprime*, c'est le changement qu'il demande (. . .)".⁵¹

⁴⁶ Lire par exemple: "Toutes les horreurs de l'inconscience. La volupté. Je n'ai pas perdu pied. Au plus ardent des instants, j'ai pensé à autre chose, à ce cahier (au calcul des variations de la veille) etc."(I, 40).

⁴⁷ Lettre à Fourment, 17 décembre 1892: "Pour cette fatale unité, on creuse mieux l'ami que le ventre tout féminin".

⁴⁸ *Oeuvres*, Pléiade Tome II, p. 45.

⁴⁹ Lettre à Gide, 8 juillet 1898.

⁵⁰ N.Bastet, "*L'Enfant qui nous demeure*", in *Entretiens sur Paul Valéry*, PUF 1972, p.95.

⁵¹ *Oeuvres*, Pléiade Tome II, p.751.

* * *

“L’attention ressemble à l’amour”, écrira Valéry un jour. On se demanderait cependant si ce n’est pas particulièrement vrai chez lui. Il a beau l’énoncer sous une forme générale; sa nature profonde se trahira dès les premières pages de ses *Cahiers* où il prétend se consacrer exclusivement aux calculs *mathématiques* des affaires de l’intellect. Pour lui, “les choses donnent envie d’être coupées, tordues, mordues, bues...”⁵² Le regard valéryen est décidément sensuel. Ceci à tel point qu’on est tenté de dire que même la plus profonde exigence intellectuelle de Valéry, celle de ne jamais s’arrêter à un fait particulier, à un résultat quelconque de la pensée et de se tenir indéfiniment dans le courant mental où passent des millions d’idées, est secrètement motivée par son besoin sensuel qui ne se satisfait qu’à l’état de mouvance incessante comparable à la *nage* ou à la *danse* divine d’Athikté. Le Socrate de *L’Ame et La Danse* dit: “L’opulence rend immobile. Mais mon désir est mouvement, Eryximaque . . . J’aurais besoin maintenant de cette puissance légère qui est le propre de l’abeille, comme elle est le souverain bien de la danseuse. Il faudrait à mon esprit cette force et ce mouvement concentré, qui suspendent l’insecte au-dessus de la multitude de fleurs(. . .)”⁵³ Alors, l’amour et l’amitié, le corps et l’esprit, font un “Tourbillon” qui est *asile* en quoi le sensuel Valéry se donne tout entier “en dehors de toutes les choses” à la manière de la belle et vivante danseuse grecque.

⁵² (I, 58).

⁵³ *Oeuvres*, Pléiade Tome II, p. 167.